

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 4

Artikel: Un mauvais gueux dans l'ambarras [i.e. embarras]
Autor: C. J.-C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189649>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux

Retour au passé.

Nous avons dit, il y a quelques mois, que les danses d'autrefois, la *Pavane* et le *Menuet*, entr'autres, revenaient à la mode. Le fait se confirme si bien que tout récemment, l'*Illustration*, publiait une grande et superbe gravure représentant d'après nature, le Menuet, dansé dans le salon de l'ambassadeur du Mexique, à Paris. Cavaliers et danseurs avaient revêtu le costume du XVIII^{me} siècle, coiffures poudrées, robes à paniers, justaucorps et culottes de satin, dont les couleurs claires se détachaient sur la masse des habits noirs et des toilettes du jour faisant cercle autour des danseurs. C'était deux siècles en présence, formant un contraste bien significatif. On eût dit que l'on avait ressuscité pour un moment le passé, afin de lui demander la recette du plaisir et de la gaieté que nous semblons avoir perdue.

La guitare, cet ancien et modeste instrument, revient aussi à la mode avec la chanson et la romance, non point, dit un écrivain, comme un simple caprice, mais comme réaction contre les difficultés accumulées à plaisir pour transformer l'art charmant par excellence, la musique, en calcul algébrique.

Le grand succès musical, dans les salons parisiens, est, aujourd'hui, la partition de la *Cigale et la Fourmi*, de M. Audran. Cet opéra comique attire tous les soirs la foule au théâtre de la *Gaité*, où ses airs et ses duos font la joie de tous.

Il y a dans ces faits une preuve évidente que le grand public veut de la mélodie, et qu'on se voit forcé de lui obéir. Oui, les musiciens reviendront à la mélodie quand ils seront bien convaincus qu'ils font fausse route en voulant faire des civets sans lièvre, c'est-à-dire des opéras sans mélodie.

Il y a certaines gens qui ont la toquade de la musique dite classique, savante, à laquelle ils ne comprennent rien le plus souvent ; mais c'est égal, ça fait bien dans le paysage, ça pose favorablement dans le monde. La musique mélodique, disent-ils, c'est bon pour le vulgaire.

Eh bien, messieurs, si le galimatias musical vous plaît, donnez vos concerts exclusivement pour vous, ne faites pas appel au grand public par des affiches et des réclames de tout genre ; gobergez-vous en famille !

Telles sont les réflexions d'un chroniqueur dont il serait bon, croyons-nous, de tenir compte, au

moins dans une certaine mesure, ne serait-ce que pour attirer un plus grand nombre d'auditeurs à notre excellent Orchestre de la ville.

On nous signale deux incidents assez curieux causés par l'abondance de la neige tombée dans le Jura :

« La circulation du Pont-Vallorbes n'a été interrompue qu'un seul jour. Cependant, un autre jour, la bourrasque ayant accumulé un gros amas de neige contre l'un des murs de soutènement de la voie et entravé momentanément la circulation, le conducteur descendit pour se rendre compte de ce qui se passait, manqua le sommet du mur et fut précipité au pied de celui-ci. Complètement enseveli dans la neige fraîchement remuée, on dut le hisser au moyen de cordes.

Aux environs du Nouvel-An, un autre incident s'est passé sur la ligne Jougne-Eclépens, entre Le Frambourg et les Hôpitaux. La machine ne pouvant se frayer un passage avec son convoi, celui-ci fut détaché et la machine partit en avant pour ouvrir la voie.

Malheureusement les wagons étant arrêtés sur une rampe assez forte et les freins n'étant pas suffisamment serrés, le convoi de wagons se mit à rebrousser chemin à toute vitesse, — l'adhérence des freins étant insuffisante, dès lors, sur des rails givrés.

Au moment où les wagons se mettaient à marcher en arrière, le contrôleur n'eut que le temps de sauter sur le tampon du dernier wagon et de s'y maintenir tant bien que mal jusqu'à l'arrêt du convoi, qui se fit seulement à Pontarlier. La machine dut donc rebrousser chemin et venir rechercher son train. »

Un mauvais gueux dans l'embarras.

Au nombre des voyageurs qui descendirent du train de Strasbourg le 16 février 1876, à Mulhouse, se trouvait un passager à la tournure aristocratique, vêtu d'un de ces longs pardessus appelés « ulsters » coiffé d'un chapeau de soie haute forme, et chaussé de magnifiques bottes à l'écuyère.

La nuit tombait, le froid était vif ; l'eau du canal clapotait contre les quais avec un bruit monotone, presque sinistre.

Après avoir passé la grille de fer qui entoure la place de la gare, notre voyageur, d'un pas hésitant

s'avança vers le pont tournant du canal, ne sachant s'il devait entrer en ville ou prendre la route d'Altkirch pour passer la frontière. A bout de ressources, traqué par la police de Strasbourg pour escroquerie, ce dernier parti, qui l'eût exposé à des dangers aussi incessants qu'inévitables, lui souriait peu.

— Mais, comment passer la nuit ? se demandait-il avec inquiétude.

S'il en eût eu les moyens, il aurait fui au bout du monde. Soudain, il se frappa le front, rassuré par une inspiration géniale, en son genre, bien entendu. Le regard assuré, le pied ferme, il passa à la barbe des agents de police en station sur la place de la Banque, frileusement enveloppés dans leur capote gris-fer sous leur casque pointu, et descendit la rue du *Sauvage*. Il la suivit jusqu'à la rue de Colmar, tourna à droite, enfila la rue des Tanneurs et entra résolument dans la boutique d'un fripier. Le maître de céans, assis sur une chaise au placet défoncé, devant une rangée de vêtements de toutes les formes, de tous les âges et de toutes les couleurs, se leva respectueusement à l'aspect de ce chaland d'une tournure si distinguée.

— Qu'y a-t-il au service de monsieur ?

— Vous achetez les vêtements ?

— Oui, monsieur.

— Combien me donnez-vous de ce pantalon ?

Il avait déboutonné son ulster, et montrait du doigt cette partie de son habillement. L'usage de vendre son pantalon n'est pas très répandu, aussi le fripier ne comprit-il pas tout d'abord.

— Où est-il ce pantalon ?

— Là, parbleu ! fit notre voyageur en frappant sa cuisse de la main.

Le fripier, ébahi, recula d'un pas, jeta sur son interlocuteur un regard effaré.

— Dépêchons, je suis pressé ; combien ?

Subjugué par ce calme, incompréhensible en telle occurrence, le marchand s'approcha. Le drap était excellent ; le vêtement tout battant neuf.

— Trois marcs, répondit-il laconiquement.

— C'est peu, mais... tant pis !

Il se déchaussa prestement, tira son pantalon, renfila ses bottes, boutonna hermétiquement son pardessus, empocha le prix de la vente et disparut, laissant le fripier abasourdi de l'aventure.

Par le froid qu'il faisait, bien que personne ne pût apercevoir ce qui lui manquait, notre voyageur ne se laissa pas tenter par une promenade en ville, durant laquelle il eût peut-être fait quelque bonne affaire ou... quelque lamentable rencontre. Tout à son idée, poussé par la faim qui le talonnait, il s'empressa donc d'entrer dans un fort bon hôtel, se fit servir à souper, et, pendant qu'il mangeait, préparer une chambre confortable où il ne tarda pas de monter, non sans avoir gratifié le garçon d'un marc de trinkgeld.

Le lendemain, au petit jour, il s'éveilla avec une sensation d'indicible bien-être. La bise soufflait avec rage, rendant d'autant plus agréable un lit doux et moelleux ; le temps pressait, cependant ; il importait de ne pas le perdre en futile rêverie. Riant *in petto* du bon tour qu'il allait jouer, il se

composa un visage de circonstance ; ce qui, à vrai dire, lui était facile, car la situation était délicate ; puis, à plusieurs reprises, tira vigoureusement la sonnette, qui retentit avec un bruit infernal.

Un garçon entra tout courant, furieux de ce tintamarre.

— Garçon ! demanda le voyageur avec colère en lui jetant des regards fulgurants ; garçon ! il y a donc des voleurs dans cet hôtel ? Qu'est devenu mon pantalon ?

— Le pantalon de monsieur ?... Des voleurs ?... fit le garçon n'en pouvant croire ses oreilles.

— Eh ! oui, le pantalon de monsieur, bélître ! qu'est-il devenu ? Je ne suis pas venu sans pantalon, je pense ? Avez-vous l'habitude de loger des gens qui n'en ont pas ? Est-il de mode, ici, de courir les rues sans pantalon ? imbécile ! Il faut que le mien se retrouve, sinon...

Le garçon n'en entendit pas davantage, et descendit quatre à quatre quérir le maître d'hôtel, qui accourut tout effaré.

— Il manque le pantalon de monsieur ?... dit-il, pâle, la voix tremblante. Je ne comprends pas... c'est incompréhensible !... Notre hôtel, monsieur, est une maison sûre... honorable... oh ! oui, bien honorable ! Je suis désolé...

— La preuve en est, monsieur. Un hôtel est honorable jusqu'au jour où il ne l'est plus, répliqua le voyageur d'un ton rogue. Vous êtes désolé ? Et moi, donc !

— Ah ! monsieur, je vous supplie...

— Il faut que mon pantalon se retrouve ! monsieur, entendez-vous ? répartit le voyageur avec un élan de colère qui fit reculer le maître d'hôtel. Je ne suis pas venu ici sans pantalon, j'imagine ? Avez-vous l'habitude d'héberger des gens qui n'en ont pas ? Je suis de Schlessstadt, monsieur. Venu hier soir pour une affaire très pressante, et comptant rentrer chez moi aujourd'hui avant midi, qu'avais-je besoin de vêtements de rechange ?... Ah !... mon Dieu !...

Il se prit la tête à deux mains, prêt à s'arracher les cheveux.

— Quoi ?

— Ma bourse, ma bourse qui était dedans !

— La bourse de monsieur ?

— Eh ! oui, la bourse de monsieur, maroufle ! Elle est forte, celle-là !

Il sauta à bas du lit et s'avança vivement vers la porte.

— Monsieur, je vous en prie, que voulez-vous ?...

— Je vais chercher la police.

— Monsieur, de grâce !... gémit le maître d'hôtel sentant sa bonne renommée perdue à tout jamais, si cette maudite affaire s'ébruitait ; de grâce, monsieur ! point de bruit. Je vais vous faire chercher un pantalon... une douzaine, si vous voulez, dit-il désespéré. Quant à la bourse de monsieur... combien contenait-elle ?

— Je ne puis vous le dire au juste ; cent quatre vingt-huit à deux cents marcs en or.

— Deux cents marcs ! fit le maître d'hôtellerie. Voilà le mobile du vol.

— Oui, deux cents marcs environ, répéta le voyageur avec un aplomb superbe.

— Soit, monsieur les aura. Cent quatre-vingt-huit marcs! Au moins, monsieur, pas un mot de tout ceci; cela me coûte assez cher ainsi. Quelle journée, mein Gott, quelle journée! et il sortit en chancelant.

— Splendide journée! murmura le voyageur resté seul. Sitôt prêt, je file à Bâle. Et vogue la galère; bien fin qui me rattrapera!

(25 déc.)

C. J.-C.

A tsacon son meti.

« A tsacon son meti, et lè vatsès saront bin gardâs », s'on dit, et cosse l'est bin veré, kâ ne faut pas qu'on ramouneu aulè queri à màodrè et ni qu'on monnâi fassè lo marchand dè tserbon.

Lo cousin Jules à me n'onclio Sami est on tot fin marchand dè vatsès, que cognâi tot asse bin lè z'ao-maillès qu'on protieure la loi su lè subastachons, et que roudè totès lè fairs, tant qu'è mémameint pè la Comtâ et su France, et ma fâi y'ein a pou que pouéssont lài apprenèrè oquiè, rappoo à son commerce, kâ lè cognâi totès et iena per dessus.

Se s'ein étai tenu à son meti, s'ein sarâi mi trovâ, et n'arâi pas vu lè z'etâilès ein pliein midzo, coumeint cein lài est arrevâ y'a on part dè teimps, quand l'a volliu fèrè boutséri. L'avâi eingraissi on caïon, et na pas preindrè on tiâ-caïon po administrâ se n'anglais dè Payerno, l'a volliu cein fèrè li-mémo avoué son valet, qu'avâi z'ao z'u età dein lo défrou, et que sè peinsâ d'assomâ lo bétion à la mouda dè la vela, dévânt dè lài pliantâ lo couté ao cou. Po cein, l'avâi prâo réson, kâ po derè la vretâ, cein fâ maubin dè vairè pliantâ cé couté tandi que lo pourro portset, onco viveint, fâ dâi dzevetâfès, dâi sielliâfès et dâi ranquemellâfès à vo remoa lè boués dè pedi, et quand on vâi ressailli ellia lama tot einsagnolâie et pielliâ cé sang dein lo seillon, vâi mâ fâi se cein ne vo fâ pas veni la pé dè dzenelhie.

Quand don l'ont volliu mettrè bas cé animau, lo valet à Jules preind onna maillotse po éterti la bête; mâ quand l'a prâi se n'eimbriyâite po lài bailli on bon pétâ, *crac!* lo mandzo dè la maillotse sè trossè, et lo maillet sè va reimbotsi contrè la frimousse dâo père, drâi su lo naz, que ma fâi lo pourro diablo a vu tot épêluâ, et que l'a du sè demandâ se son valet lo pregnâi po lo caïon.

— « Se te ne sâ pas mi tiâ lè caïons què cein, ne faut pas t'ein méclliâ! » se fe à son valet ein bordeneint, et ein portant la man ique iô cein lài fasâi mau, et lo pourro coo, tot étourlo dè cé atout, a du s'eetimâ ben'ézo d'être onco ein viâ.

Ora, ditès-mè vâi on pou: n'arâi-te pas mi fé dè preindrè on tiâ-caïon et dè sè conteinta d'allâ bliossi lo couâi dè sè vatsès et dè vairè se tsaquena avâi 'na balla cornire, on bio quiuâ et se l'avâi lo livro franc dâi quatre tétets? kâ, vâidè-vo: à tsacon son meti dein stu mondo.

QUAND FINIT LA JEUNESSE

VI

Tandis qu'affaïssée dans un fauteuil elle balbutiait ces mots, elle entendit marcher dans le salon près de sa chambre, et, une seconde après, on frappa timidement.

— Qui est là? Que voulez-vous? — s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée.

— Madame..., je ne voudrais pas vous déranger; mais pourtant..., si vous vouliez venir?... Il me semble que la petite est bien mal.

A ces mots, Gabrielle se leva en chancelant et alla ouvrir à la nourrice.

La pauvre femme, debout devant elle, avait le teint pâle, les lèvres tremblantes, les yeux gonflés; il était aisé de voir qu'elle était accablée par le chagrin et l'inquiétude.

— Je vous en prie, dit-elle, — venez, Madame, voir l'enfant. Cette pauvre petite n'a fait que crier tout le jour. Vers le soir, cependant, elle s'est assoupie, mais bientôt elle s'est réveillée en poussant un cri affreux, et puis ses petits membres sont devenus tout raides et ses joues violettes. Elle ne remue plus, elle ne voit plus, et encore elle a bien de la peine à souffler.

— Vite, qu'on coure chez le docteur! — dit Gabrielle, en s'élançant dans l'escalier qui conduisait à la chambre de la petite.

Elle pensa bien aussi, un instant, à envoyer appeler Alfred. Mais Alfred, qui accompagnait rarement sa femme dans les bals dont il était las, passait toutes ses soirées à son cercle et n'en revenait que fort tard.

La jeune mère se trouva donc seule, effrayée, tremblante, auprès du berceau de son enfant. Et ce qu'elle y voyait, ce qu'elle y pressentait, était certes bien fait pour l'abattre, et, peut-être, pour la foudroyer.

Comme l'avait dit la nourrice, la pauvre petite n'avait plus de couleur, plus de voix, plus de regard. Ses petits poings étaient crispés, ses lèvres serrées et bleues. Parfois elles s'entr'ouvraient avec peine pour laisser passer un souffle faible, rare, haletant; on eût cru voir alors se pâmer le bec rose d'un petit oiseau qui se meurt. Le front, pâle et glacé, déjà égayé de quelques boucles brunes, était humide d'une sueur froide et épaisse, dont les gouttelettes semblaient se fixer sur la peau. Par moments, une brusque secousse agitait les membres frêles, et puis ce pauvre petit corps reprenait sa raideur et son immobilité. Aline n'était pas morte encore, mais, en voyant sa pâleur, en écoutant son souffle, on pouvait bien se dire qu'elle allait bientôt mourir.

C'était là ce que voyait Gabrielle, agenouillée, penchée sur le berceau, les regards fixes, la bouche muette, les mains crispées. Tandis qu'elle regardait la pauvre petite fille, mille douleurs nouvelles s'éveillaient pour la déchirer, et une voix navrante murmurait dans son cœur:

— « Regarde cette enfant, cette enfant qui va mourir. Elle t'avait pris, vraiment, ta santé, ta beauté, ta force, mais elle te les aurait payées en baisers, en espoirs, en amour. Tu te serais, avec joie et orgueil, retrouvée dans ses traits purs, dans ses beaux yeux. Elle t'aurait dit bientôt « Petite maman » dans un de ses plus doux sourires. Et rien qu'avec ces deux mots-là, elle t'aurait rendu, la fée charmante, toute ta gloire, ta jeunesse, et les charmes des jours passés. C'est là qu'était ton vrai trésor, ton avenir, ta vie... Mais tu as tout négligé, tout méprisé, tout méconnu. Et maintenant, pour te punir..., voici ta jeunesse qui disparaît, ton trésor qui s'en va, et ta vie qui s'envole! »

Et, tandis qu'elle se tenait toujours là, à genoux, ses mains tréblaient, ses lèvres se serraient et ne parve-